

LE LIVRE DE NATHAN
NICOLAS CARTELET

mu

mu

**LE LIVRE DE NATHAN
NICOLAS CARTELET**

ILLUSTRATION : KÉVIN DENEUFCHATEL

ISBN : 978-2-38267-074-3

WWW.LABEL-MU.COM

DIRECTION ÉDITORIALE : DAVY ATHUIL ET FRÉDÉRIC WEIL

MU, LABEL DES ÉDITIONS MNÉMOS
© ÉDITIONS MNÉMOS, DÉPOT LÉGAL JUIN 2023

I

Deux faits notables. Primo, il n'avait cessé de pleuvoir sur la France depuis six jours. C'est-à-dire qu'il pleuvait depuis six jours et six nuits, littéralement sans interruption, au point que la communauté scientifique commençait à s'en émouvoir. Il y avait les indicateurs météorologiques qui n'annonçaient pas d'embellie à l'horizon et ces images d'inondations sur les chaînes d'info : quais de Seine, bords du Rhône et berges de la Garonne noyés, ainsi que ces témoignages désolés de riverains en bottes de caoutchouc pataugeant dans un salon ou une cave sinistrés ; on va faire jouer notre assurance mais en attendant, on fait quoi ? Et d'ailleurs le phénomène n'était pas circonscrit à la France, à vrai dire c'était sur le monde entier qu'il pleuvait, depuis six jours et six nuits. Le film de cet enfant touareg se baignant dans un lac formé *ex nihilo* et en quelques heures au milieu du Sahara, classé numéro un des tendances sur Twitter et YouTube, résumait à lui seul la situation : la Terre prenait l'eau, de toutes parts. Deuxio, Nathan vivait sur son voilier depuis son divorce avec Éléonore ; elle avait gardé la maison et lui s'était installé sur le vieux bateau hérité de son père. Ça n'avait pas fait l'objet de longues discussions, Éléonore avait les moyens d'assumer seule la charge de leur grande résidence

de campagne tandis que lui, Nathan, vivotait d'un petit boulot à l'autre et souffrait de la précarité inhérente au statut de freelance. Au fond l'argent avait toujours été un problème entre eux, Éléonore rêvait de *mieux*, ce que Nathan n'avait jamais pu lui offrir – alors se battre pour la maison, non. Il avait saisi l'occasion en même temps qu'il renouait avec ce rêve d'enfant, celui de vivre sur l'eau, libre comme l'air ou presque. Bien sûr, la vie dans un port de plaisance avait un coût, à commencer par la location de l'emplacement dont le prix grimpeait chaque année, la faute au surpeuplement du littoral, et puis l'assurance du voilier, son entretien, l'électricité, Internet, mais enfin, à tout prendre, Nathan s'en sortait mieux que s'il eût dû se trouver un appartement. Par exemple, il ne payait pas de taxe d'habitation, eh non, c'était ça et d'autres petites choses qui, mises bout à bout, lui permettaient de vivre, peut-être pas de *bien vivre* au sens où Éléonore l'aurait entendu, mais de vivre quand même. Nathan avait même sa propre boîte aux lettres depuis peu, accrochée au mur de la capitainerie. On pouvait dire de lui qu'il était officiellement devenu *plaisancier résidant*, et ça n'était pas rien.

Pour le moment, Nathan décortiquait une crevette rose à la terrasse – couverte – de *L'Albatros*, restaurant de fruits de mer sis sur les hauteurs de la crique. Un panneau à l'entrée indiquait *vue panoramique sur le port*, et c'était vrai, depuis sa place et par-dessus l'épaule de Bertin, Nathan apercevait la cime des voiliers secouée par le vent. La pluie battante sur le toit de bâche assourdissait les conversations mais heureusement Bertin parlait fort, plus fort que le déluge. Il sirotait ses huîtres en grommelant des phrases courtes entre les bruits de succion, des invectives telles que vacances de merde – pas pu faire autrement – promis à ma femme – prévues depuis six mois. Et cette flotte, quelle merde, mais quelle merde ! Il baladait son poing en l'air comme pour défier les nuages gros

de pluie, et Nathan se disait que si quelqu'un pouvait faire taire la pluie à force de caractère, c'était bien Bertin. Nathan globalement parlait peu ; il se contentait de brèves relances, de petits mots, disons qu'il ponctuait le monologue de Bertin. Ses tentatives d'infléchir la conversation dans un sens qui lui eût été profitable échouaient les unes après les autres, il avait presque baissé les bras à présent et comptait les huitres englouties par Bertin – on venait de dépasser la trentaine et ça n'était pas terminé. Bertin aimait la bonne chère, Bertin était un épicurien – Bertin était un peu gros. Toi, bon, tu t'en fous, cracha Bertin dans un postillon à l'échalote, tu passes déjà ta vie dans l'eau. Mais pour nous, bon, tu comprends, quand on quitte Paris, c'est pas pour se taper cette merde. Nathan acquiesça poliment. C'est vrai qu'au fond il s'en foutait.

Situons-les. Bertin était éditeur, éditeur de livres, il dirigeait ce qu'on appelle une maison d'édition indépendante de taille moyenne, pas un mastodonte à la Gallimard mais tout de même, avec les années il avait fini par s'imposer comme un acteur à part entière du *monde du livre*. Il était aussi une *figure* de l'édition, c'est-à-dire que tout le monde, confrères et auteurs, le connaissait sur la place parisienne, pour son travail autant que pour sa gouaille. Bertin avait fait de l'honnêteté sa carte de visite, il disait ce qu'il pensait aux gens sans jamais réfléchir, sans aucun filtre, il se voyait en mousquetaire en lutte avec les hypocrites, les flagorneurs, les cuistres de tout poil. C'était le genre de type à publier seulement ce qui le prenait aux tripes, à signer des à-valoir à cinq chiffres sur un coup de tête, c'était le genre de type à vous dire que moi, la petite cuisine de l'édition, très peu pour moi. Le plus clair de son temps il était imbuvable, un beauf aurait-on juré, mais il savait à l'occasion faire preuve d'érudition, et puis il glanait parfois un Renaudot, un Goncourt, un prix de Flore, alors on lui pardonnait volontiers ses excès. Nathan, lui, opérait du

côté de la relecture et de la correction de textes, c'était ce qu'on appelle un relecteur-correcteur, quelqu'un à qui les éditeurs confient un texte en vue de sa publication, texte qu'il est chargé de relire, corriger, annoter suivant une *deadline* généralement abusive et pour un salaire invariablement misérable. Il jouissait du statut avantageux de free-lance, c'est-à-dire d'auto-entrepreneur, grâce auquel il pouvait exercer sa fonction depuis le littoral, loin du vacarme parisien. Sans l'accabler, on peut dire ici que Nathan n'était pas un excellent relecteur-correcteur, on lui faisait rarement confiance bien longtemps, après deux ou trois missions, ses employeurs tendaient à espacer leurs commandes, si bien qu'il devait sans cesse chercher de nouveaux contacts, de nouveaux contrats, et l'édition était un petit monde alors à force, disons que Nathan ne croulait plus sous le travail.

Quant à la raison de leur entrevue, c'était tout bête : Nathan, qui travaillait pour Bertin de loin en loin, avait appris de la secrétaire de Bertin que Bertin prenait des vacances tout près de chez lui, à dix kilomètres dans les terres. Il avait proposé à Bertin de déjeuner et Bertin, sans doute attendri par la perspective des vacances à venir, n'avait pas trouvé de raison de décliner l'invitation. Ils étaient là ce midi, attablés à la terrasse de *L'Albatros*.

En vérité, Nathan avait une raison plus profonde que leur vieille amitié de solliciter cette entrevue avec Bertin, raison que devinait Bertin, pas fou, mais qu'il feignait d'ignorer depuis le début du repas, et que jusqu'à présent Nathan n'était pas parvenu à mettre sur la table. Quoique auto-entrepreneur et supposé libre, sans patron – *l'auto-entrepreneur est son propre patron*, entendait-on ronronner dans les espaces de *coworking* depuis cinquante ans, sans doute le mensonge le plus solide du *xxi^e* siècle – Nathan n'en restait pas moins soumis aux caprices éditoriaux de types comme Bertin, qui pouvaient du jour au

lendemain lui retirer le pain de la bouche s'ils le souhaitent. Techniquement, Bertin restait le supérieur de Nathan, et donc Nathan devait se plier au jeu servile de l'écoute religieuse, des hochements de tête complaisants, des rires forcés : il devait supporter Bertin sans broncher, espérant que Bertin finirait par le laisser parler.

Et alors, les affaires ? se risqua Nathan au gré d'un silence. Bertin eut un haussement d'épaules agacé. Une catastrophe, gronda-t-il. C'est bien simple, plus rien ne se vend : rien. Nathan tiqua. Rien sauf le féminisme et l'autofiction à scandale, se ravisa Bertin – encore que les gens se lassent du féminisme, du scandale non jamais, mais du féminisme oui, à la longue. Enfin les ventes baissent, qu'est-ce que tu veux, ça baisse presque partout, moins de chiffre, moins de budget : tiens, même mes vacances, d'habitude c'est l'île de Ré et là non. Même pour ça, on baisse. On s'adapte. Un serveur passé par là se pencha sur eux pour savoir ce qu'ils pensaient du repas et du vin, interrompant Bertin. Bertin lui répondit que le vin blanc était dégueulasse mais ne dit rien sur les huîtres, car les huîtres étaient bonnes. Une fois le serveur disparu, il chercha ses mots un instant, il arrivait au bout de son plateau et mangeait plus lentement, sa conversation aussi perdait en rythme ; Nathan se dit qu'il était peut-être temps d'attaquer. Ce qu'il fit sur le ton de la rigolade. Donc tout fout le camp, hein ? Féminisme et autofiction, tu dis ? Tu as dû tomber de ta chaise quand tu as reçu mes histoires de poissons et de grand large...

On y était. Nathan avait senti les battements de son cœur accélérer au fil de ses mots, il venait de plonger dans le vide sans possibilité de reculer – une sensation aussi grisante que vertigineuse. En face, Bertin était coincé ; l'allusion était trop claire, plus moyen d'esquiver : il joua le jeu et dégaina son plus joli sourire. Ah, ton manuscrit, c'est ça ? Nathan hocha

fébrilement la tête. Attends voir... Le sac de Bertin passa sur ses genoux et Bertin y farfouilla un moment, pour en sortir un épais volume de papier qu'il déposa sur la table, à côté des huîtres vides et des carapaces de crevettes roses. Il y avait là un quart de ramette de papier Clairefontaine, format A4 80 g – la fameuse gamme Clairalfa – relié à l'aide d'anneaux de plastique noir et protégé par une couverture transparente. Nathan reconnut aussitôt son roman, aidé il est vrai par le titre et le nom de l'auteur qui barraient la première page en son milieu, en caractères gras et en corps 65, Times New Roman (Nathan était de la vieille école) : *Métaphysique du mérrou, par Nathan Verdier*. Bertin avait apporté son manuscrit avec lui. En vacances. Nathan eut le souffle coupé à cette idée, il n'osait plus regarder Bertin à présent, il fixait son manuscrit comme défilaient mille destins littéraires dans son esprit, il ne respirait plus, plus du tout, plus maintenant qu'il était si proche de réaliser son rêve. Il touchait la gloire du doigt, enfin.

C'est le doigt de Bertin qui bougea le premier, son index, qu'il fit courir jusque sur la table et écrasa sur le manuscrit, à plusieurs vigoureuses reprises. Ça, là, c'est très mauvais, annonça-t-il d'une voix égale. Un coup de vent imaginaire s'engouffra sur la terrasse et emporta la gloire loin, très loin de l'esprit de Nathan. Comme pour confirmer sa désillusion, Nathan distingua à cet instant une annotation portée au crayon de papier sous le titre, sans doute tracée par Bertin au terme de sa lecture : Bertin avait écrit NUL en lettres majuscules, souligné deux fois. Je vais pas te raconter des salades, tu me connais, continua Bertin sans relever la décomposition spontanée qui venait de frapper le visage de Nathan, pâle comme un linge, pour qui la pluie avait transpercé la pergola et rinçait désormais tout son corps, jusqu'aux os, jusqu'au dernier de ses espoirs, la pluie coulait sur ses joues et glissait jusque dans sa bouche, avec un petit goût salé de larmes. Tu

l'as envoyé à combien d'éditeurs, dis ? le bouscula encore Bertin. Quarante ? Cinquante ? Je sais plus, bredouilla Nathan qui mentait, il le savait précisément. À ceux que je connais. Bon, disons soixante-dix, arrondit Bertin. Et les réponses ? Laisse-moi deviner : des lettres-types principalement, et puis quelques messages personnalisés de tes copains, on a bien aimé mais..., c'est pas mal mais malheureusement... J'ai bon ? Nathan déglutit. Tout compte fait, les crevettes passaient mal. Bertin avait soudain l'air très sérieux. Je vais te dire un truc, Nathan, un secret qui te servira toute ta vie : les chefs-d'œuvre incompris ça n'existe plus, voilà. Si soixante-dix types te disent que c'est nul – parce que faut pas te leurrer, c'est *ça* qu'ils te disent avec leurs lettres-types, avec leurs mais, avec leurs malheureusement – c'est que c'est nul, point final. Et là, c'est nul.

Et de nouveau l'index de Bertin qui martelait son manuscrit, comme pour dire à Nathan eh oui, c'est bien de ton roman pourri qu'on parle. Nathan s'imagina tranchant net l'index de Bertin – après tout son couteau était à portée de main, il n'avait qu'à le saisir pour basculer du rêve à la réalité. Il ne parviendrait sans doute pas à sectionner le doigt du premier coup, mais il pourrait à tout le moins l'entailler sévèrement. Beaucoup de sang à prévoir, des hurlements aussi. Au lieu de ça, Nathan rassembla son courage et demanda à mi-voix ce qui clochait, au juste. C'est le sujet, c'est ça ? HmMMM, fit Bertin. Pas vraiment. Plutôt la façon dont tu le traites. C'est-à-dire que la mer, oui, pourquoi pas. La mer c'est très bien. Regarde *Le Vieil Homme et la Mer*, tiens. Il y a un souffle, il y a la violence de la mer, il y a le danger permanent. On frissonne ! Dans ton texte, bon... Si je puis me permettre, c'est très différent, se défendit Nathan. Moi, c'est l'homme face à la mer paisible. L'homme qui attend, canne à pêche à la main. L'homme qui médite – justement, oui, le reprit Bertin : ce qu'il y a, c'est qu'on s'ennuie. On s'ennuie ferme. Et les poissons ? insista Nathan en désespoir de

cause. Il y a l'homme mais il y a aussi les poissons dans mon texte. Hemingway aussi a parlé des poissons... Bertin eut un soupir peu amène. Il s'enfonça dans son siège et feuilleta les pages du roman à bout de bras, machinalement. Oui, oui... Les poissons... Les poissons, parlons-en. Ces poèmes, tout du long, c'est vraiment utile ? Je veux dire, *l'adresse au roi mérrou*, franchement ? Je me suis demandé à quoi tu carburais quand j'ai lu ça, je te jure, je t'ai imaginé défoncé sur ton bateau en train de réciter des prières aux poissons, ambiance *Lucy in the Sky*... C'est nébuleux, Nathan – pour être honnête on n'y comprend rien, on touche quasiment à l'ésotérique. Envoie pas ça à n'importe qui, d'accord ? Pas envie qu'on te fasse enfermer...

Enfin bref c'était non, c'était non et c'était non négociable, manifestement. Ce serait mentir d'affirmer que l'épisode n'eut aucune conséquence sur la suite du repas, l'on observa une certaine crispation chez Nathan, facilement explicable, notre homme se renferma un peu plus sur lui-même et Bertin, même Bertin, entreprit de faire profil bas – pour ainsi dire on n'échangea plus un mot jusqu'au café. Bertin secoua la tête et soupira trois fois, ce à quoi Nathan répondit par un haussement d'épaules. Bertin reprit sa besace sur ses genoux et fit mine d'y mettre de l'ordre. Nathan rajusta sa veste qu'il n'avait pas quittée. Les deux hommes échangèrent un regard, suivi d'un sourire entendu. Il était temps de se dire au revoir.

Bertin prit pour lui l'entièreté de la note, il vendait encore assez de livres pour se le permettre, et Nathan y trouva un peu de réconfort. Un instant plus tard, sous le porche de l'entrée qui les protégeait de la pluie pour quelques ultimes secondes, ils se quittèrent, non sans s'être promis de s'appeler bientôt, ce qu'ils ne feraient pas.

*